

Richard Ford. Entre eux, Canada et En toute franchise

Jean-Paul Beaumier and Patrick Bergeron

Number 149, Winter 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87236ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaumier, J.-P. & Bergeron, P. (2018). Richard Ford. Entre eux, Canada et En toute franchise. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (149), 39–43.

La somme des oublis

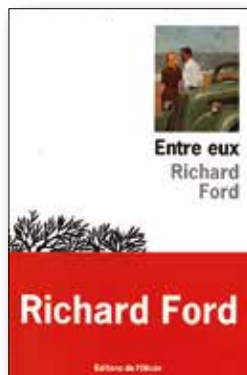
Entre eux de Richard Ford



Par
JEAN-PAUL BEAUMIER*

Tôt ou tard, la question se pose : quelle influence mes parents ont-ils eue sur ma décision de devenir écrivain ? Sur mon écriture ? Qu'écrirai-je sur eux maintenant qu'ils ne sont plus là ? Certains y consacreront un livre, tantôt pour comprendre, tantôt pour se libérer de quelque ascendance, tantôt pour leur rendre hommage.

Les cas de figure sont aussi nombreux et variés qu'il y a d'écrivains, que ce sont les familles. Paul Auster a écrit son premier récit, *L'invention de la solitude*, à la mort de son père. Ce dernier, en mourant, lui a laissé un petit héritage qui lui a permis de se consacrer à l'écriture. S'ensuivra une œuvre qui donnera une large part à la quête d'identité. Éric Fottorino entreprendra également à sa façon une quête de ses origines et y consacra successivement deux ouvrages, le premier à son père adoptif, le second à son père biologique peu avant que ce dernier ne décède. Plus près de nous, Robert Lalonde a récemment consacré un ouvrage à sa mère, *C'est le cœur qui meurt en dernier*, Michaël Delisle à son père avec *Le feu de mon père*. Le plus souvent, l'image du parent nous est livrée par le tamis de la fiction. On



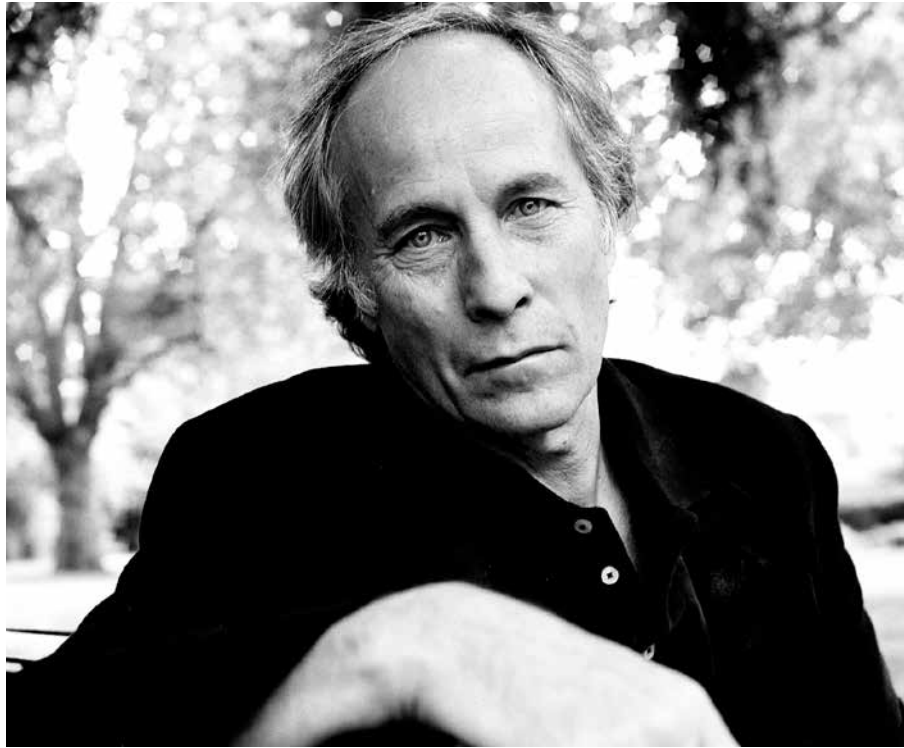
retient ce que la mémoire a conservé, ce que le présent modifie et, bien entendu, ce que la fiction transforme pour servir son propos. On pourrait multiplier les exemples, et les interprétations.

« Si mon père avait eu une longévité normale, il est probable que je n'aurais jamais écrit une ligne, tant son influence m'en aurait empêché », conclut Richard Ford après nous avoir brossé le portrait de celui-ci dans un récit qui vient de

Son large visage charnu et malléable était adonné au sourire. Le sourire était son expression spontanée. La bouche irlandaise bien fendue. Les yeux bleus transparents, qui sont aussi les miens. Ces détails n'ont sans doute pas échappé à ma mère lorsqu'elle l'a rencontré – où, je l'ignore, à Hot Springs ou à Little Rock, un peu avant 1928.

p. 17





© Eamonn McCabe

Richard Ford

paraître sous le titre d'*Entre eux. Je me souviens de mes parents*¹. À la mort de sa mère, Richard Ford avait déjà livré un portrait de cette dernière. Sa situation n'est pas sans rappeler celle de Paul Auster évoquée plus haut. Le père de Richard Ford est décédé alors que l'auteur n'avait que seize ans, plus tout à fait un enfant, pas encore un homme. L'héritage laissé par son père, bien que modeste, permit à sa mère de faire en sorte qu'il pût entreprendre des études universitaires et devenir écrivain.

Entre eux réunit le portrait que Richard Ford avait fait de sa mère, au lendemain de sa mort en 1981, et celui qu'il livre de son père près de 68 ans après que ce dernier est décédé. Si ces deux textes rendent hommage à ses parents – dont le parcours de vie est comparable à des milliers d'autres parents –, c'est l'aspect fusionnel de leur relation, et l'incidence que cet aspect aura sur Ford dans sa tentative de les comprendre et de se situer au sein de cette famille atypique, qui revêt ici une importance singulière : « [...] confronté à leur altérité, je sens qu'ils

Me pencher sur la vie de ma mère est une marque d'amour. Et si la mémoire me fait défaut dans cette entreprise, il ne faut pas y voir un défaut d'amour. J'aimais ma mère comme un enfant heureux, sans y penser, sans en douter. Et une fois que j'ai atteint l'âge adulte, ces deux adultes qui se connaissaient bien se sont tenus en grande estime et grande affection.

p. 106


m'échappent, comme tous les parents ». De fait, que savent vraiment les enfants de la vie de leurs parents au-delà du rôle qu'ils ont joué auprès d'eux ?

Le portrait qui nous est présenté, du moins celui du père, tient ici autant du souvenir que de la composition compte

tenu des années écoulées entre sa rédaction et la mort prématurée du père de Ford, les outils de l'écrivain étant désormais suffisamment affûtés pour permettre d'unir les deux pôles qui permettront de révéler, sinon une image juste de Parker Ford, à tout le moins une image qui englobe les souvenirs factuels et les émotions qui y sont liées. « Pénétrer le passé, écrit le fils devenu écrivain, est une gageure dans la mesure où ce passé tend, sans complètement y parvenir, à faire de nous ce que nous sommes ». Ford brosse le portrait d'un homme aux aspirations modestes, qui se contentait de son sort en y trouvant ce que l'on peut appeler le bonheur d'une vie simple. En plein cœur de la Grande Dépression, il réussit à garder son travail de voyageur de commerce qui sillonne le sud des États-Unis en compagnie de sa femme. Le couple semble vivre à l'abri des problèmes dans une douce insouciance propre à la classe moyenne américaine des années qui ont suivi l'après-guerre jusqu'à l'arrivée de cet enfant, qu'il n'espérait plus. Bref, c'est l'image d'un bon gars, apprécié de tous, qui n'a d'autre aspiration que de vivre sa vie sans trop d'embûches avant qu'un accident cardio-vasculaire vienne assombrir le tableau. Les années passant, certains souvenirs s'estompent, dont celui de la voix du père, d'autres demeurent vivants.

La section consacrée à la mère diffère. Ce n'est pas tant le souvenir qui compte ici que la relation qui les a unis lors des déplacements du père et après la mort de ce dernier. Richard Ford insiste sur la complicité et la connivence qu'elle partageait avec son mari, que rien ne sut remplacer. « Au plus profond d'elle-même, écrit Ford, elle m'a toujours paru résignée. Je n'ai jamais pu la sonder sans atteindre ce point de blocage où il n'y avait manifestement plus d'ouverture possible. Il ne faudrait pas en conclure qu'elle était malheureuse en permanence ou qu'elle ne riait jamais. » Une femme au courage résigné et tranquille, telle est l'image qui s'impose à la lecture de ce portrait.

Rien dans le parcours de vie de ses parents ne leur aurait permis d'envisager, ni même d'espérer, un tel hommage. C'est sans doute ce qui a amené Richard Ford à écrire ce livre, tout en s'interrogeant sur le legs que lui ont laissé deux êtres qui n'avaient rien d'exceptionnel. Cet angle particulier qu'adopte Ford le situe *entre* ses deux parents. « Leur lieu commun, écrit-il, était un 'être-ensemble'; moi, je représentais une bifurcation, je l'ai toujours senti. » Et Ford de poursuivre : « Le titre du livre suggère qu'en venant au monde, je me suis littéralement glissé 'entre eux', lieu virtuel où j'ai été protégé et adoré, leur vie durant. Néanmoins, il renvoie aussi en partie à leur 'singularité' inaltérable, tant dans leur couple que dans leur vie de parents ». Et c'est cette singularité inaltérable qui constitue le véritable motif de ce double portrait qui se complète sans pour autant épuisser tout le mystère de ces deux êtres qui n'aspiraient qu'à être heureux, ensemble.

Le mémorialiste ne se contente jamais de raconter l'histoire des autres, il y joue son personnage, conclura Richard Ford au terme de sa plongée dans le passé. Brossant le portrait de ses parents en alternance, il parle avant tout de lui, de ses souvenirs qu'il ramène à la surface. Et ce qui le frappe par-dessus tout, c'est la somme de tout ce qui a été oublié, de tout ce qui s'est enfui au fil des ans. La vie est ainsi, tout aussi insaisissable par moments que fuyante à d'autres. Et puisqu'il est question d'oublis, ce livre aurait mérité une révision linguistique plus méticuleuse. 

1. Richard Ford, *Entre eux. Je me souviens de mes parents*, trad. de l'américain par Josée Kamoun, L'Olivier, Paris, 2017, 190 p. ; 29,95 \$.

* Jean-Paul Beaumier a publié six recueils de nouvelles, dont quatre aux éditions de L'instant même et deux aux éditions Druide : *Fais pas cette tête* (2014), finaliste au Prix littéraire des collégiens, ainsi que *Et si on avait un autre chien ?* (2017). Il est membre du collectif de rédaction de XYZ, *La revue de la nouvelle* et du comité de rédaction de *Nuit blanche*.

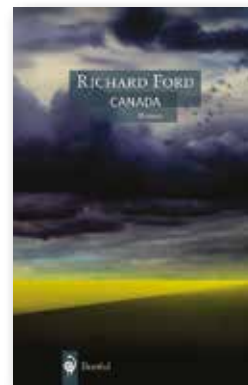
Un hold-up, des meurtres... et des longueurs



Par
PATRICK BERGERON*

Le romancier et nouvelliste américain Richard Ford, lauréat du prix Pulitzer en 1996 pour son roman *Indépendance*, a remporté le prix Femina étranger 2013 pour *Canada*¹. Ce récit d'apprentissage au rythme lent, très lent, dépeint la Saskatchewan comme une terre d'accueil morne, mais sécuritaire, pour fuir la violence et le désordre moral des États-Unis du début des années 1960.

« Un moment de grâce dans les lettres américaines », écrit Lorrie Moore dans *The New Yorker* ; « une œuvre majeure qu'il faut lire et relire », affirme Gilles Archambault dans *Le Devoir*. Depuis sa parution, le septième roman de Richard Ford s'est attiré un concert d'éloges. La plupart sont fondés : Ford fait preuve d'un indéniable talent de romancier, qui lui vaut de passer, dans le sillage de Bukowski et de Carver, pour l'un des meilleurs représentants du « réalisme sale » (courant dépeignant, d'un ton minimaliste et décharné, le quotidien de dépossédés). Et pourtant, cette marée de louanges omet de mentionner la monotonie de la narration, susceptible de rebuter quelques lecteurs. Il faut tout de même attendre 248 pages dans l'édition Boreál, soit plus de la moitié du livre, pour que le narrateur, Dell Parsons, fasse son entrée au Canada.



ADIEU, VIE NORMALE

Forcément, avec un titre comme *Canada* – qui fait davantage penser à un guide Lonely Planet qu'à « un roman de la traversée des frontières et de la perte de l'innocence² » –, on s'attend à ce que le pays du Grand Nord blanc intervienne plus tôt dans l'intrigue. À part de discrètes allusions, ce n'est pas tant du

Si vous étiez passé devant chez nous, ce mercredi soir-là, que vous ayez vu les lumières allumées, tout comme chez les voisins ma mère dans la cuisine en train de préparer le souper, mon père au sortir de la douche, assis sur les marches du perron en train de lacer ses chaussures à la fraîche, dans la rumeur du crépuscule, sous une lune haute et brillante, les voitures circulant de l'autre côté du parc, lui, les cheveux encore humides, sentant l'Old Spice et le talc, nous racontant, à Berner et à moi, ce qu'il avait vu pendant son « voyage d'affaires » – la Prairie, pareille à une mer intérieure (il disait comme le golfe du Mexique), les aurores boréales, pas de montagnes, mais une foule de bêtes sauvages, nous deux l'écoutant passionnés, sous le charme, – est-ce que vous auriez pensé avoir devant vous un homme prêt à commettre un hold-up ?

p. 88



Murale à Medicine Hat (Alberta) près de la frontière saskatchewanaise

Cette région du pays semble avoir l'enfer comme sous-sol, et on dirait bien que Medicine Hat en est la seule porte d'accès. Et oubliez toute velléité de changer le nom de votre ville. Il vous va très bien et c'est le seul chapeau du genre sur Terre.


Rudyard Kipling, 1907

Canada que de l'Alabama et du Montana qu'il est surtout question dans la première moitié du livre. L'Alabama, c'est l'État dont Bev Parsons, le père de Dell, est originaire et dont il reste nostalgique. Le Montana, c'est l'État où aboutit Dell – à Great Falls plus précisément – en 1956 en compagnie de ses parents et de sa jumelle Berner. La vie des Parsons va basculer en 1960 quand les parents de Dell commettent un vol à main armée. Ancien pilote de l'Air Force, Bev s'est reconverti au commerce de voitures d'occasion. Rêvant d'un sort meilleur, il s'est lancé dans le trafic de bœuf volé, mais des dettes lui font bientôt craindre pour sa vie. Il décide alors de cambrioler une banque avec l'aide de Neeva, sa femme. Ils seront vite arrêtés et incarcérés. Dell et Berner, âgés de quinze ans, sont laissés à eux-mêmes. Berner s'enfuit de son côté, tandis qu'une amie de la famille, Mildred Remlinger, organise la fuite de Dell vers le Canada. La vie normale est terminée : Dell ne reverra plus jamais ses parents et il lui faudra attendre des années avant de retrouver la trace de Berner.

UNE BICOQUE AU CANADA

Après avoir traversé en douce la douane canadienne, Dell est accueilli par Arthur Remlinger, un Américain au passé trouble, réfugié au Canada pour des raisons que l'adolescent découvre graduellement. Remlinger gère le Leonard, un hôtel malfamé de la localité fictive de Fort Royal, près de Medicine Hat. Dell y travaille le jour, avant de rentrer dormir dans une annexe de l'hôtel, une bicoque située à Partreau, à six kilomètres de là. Au début, Dell n'a guère l'occasion de rencontrer Remlinger. Il passe son temps en compagnie d'un employé de l'hôtel, Charley Quarters, un Métis qui ne lui inspire pas confiance. Puis, Dell finit par nouer un semblant d'amitié avec Remlinger. Lorsque deux enquêteurs de Détroit viennent interroger Remlinger, Dell comprend qu'il a été manipulé. Le sang va couler. Heureusement, un nouveau changement de vie attend Dell grâce à Florence, la petite amie de Remlinger. Des années plus tard, on retrouve Dell en Ontario, au moment où il achève une carrière d'enseignant dans

une école secondaire de Windsor. Le Canada, de havre de fortune qu'il était au départ, est devenu une patrie choisie pour Dell, un parfait terrain neutre pour méditer sur les contradictions de l'Amérique. Comme tant d'autres, Ford n'a retenu qu'une facette du Canada – comprendre : le Canada anglais. Son roman présente de nombreuses qualités, par exemple un traitement efficace du sous-entendu. Sur le thème de la tra

versée des frontières canadiennes, les récits de Daniel Poliquin vont plus loin ; sur la figure du père criminel, *Canada* est moins réussi que *Remèdes pour la faim* de Deni Y. Béchar. N'empêche : Richard Ford fait partie des romanciers à surveiller. 

1. Richard Ford, *Canada*, trad. de l'américain par Josée Kamoun, Boréal, Montréal, 2013, 478 p. ; 29,95 \$.

2. *Ibid.*, quatrième de couverture.

* Professeur titulaire au Département d'études françaises de l'Université du Nouveau-Brunswick (Fredericton), Patrick Bergeron est l'auteur des essais *Nécrophilie, Un tombeau nommé désir* (Murmure, 2013), *Décadence et mort chez Barrès et Hofmannsthal. Le point doré de périr* (Nota bene, 2013) et il a coédité avec François Ouellet *Habiter la littérature. Mélanges offerts à H.-J. Greif* (L'instant même, 2016).

Richard Ford EN TOUTE FRANCHISE

Trad. de l'américain par Josée Kamoun
L'Olivier, Paris, 2015, 232 p. ; 29,95 \$

Avec ce livre, dont le titre original contient un jeu de mots intraduisible (*Let Me Be Frank with You*), Richard Ford ajoute un quatrième volume au cycle « Frank Bascombe », auquel il doit l'essentiel de sa renommée. Il n'est pas obligatoire d'avoir lu les volets précédents (*Un week-end dans le Michigan*, 1986 [traduit en 1999], *Indépendance*, 1995 [1996] et *L'état des lieux*, 2006 [2008]) pour prendre plaisir à ce roman qui nous vient de l'une des plus grandes plumes de la littérature américaine contemporaine.

Bascombe, maintenant âgé de 68 ans, habite toujours le New Jersey, mais a vendu sa maison à Sea-Clift pour retourner vivre à Haddam et y couler une paisible retraite avec Sally, sa deuxième femme. Grand bien lui prit, car l'ouragan Sandy vient de transformer la côte en « zone postcombat ». Dans « Je suis là », le premier des



quatre chapitres – ou, si l'on préfère, des quatre nouvelles –, Frank s'en va retrouver Arnie Urquhart, l'homme à qui il a vendu sa maison de Sea-Clift. Sur fond de réflexions acerbes et désabusées sur la vie, tous deux constatent l'ampleur des dégâts. Dans « Tout pourrait aller beaucoup plus mal », Frank ouvre sa porte à Charlotte Pines, une femme à la « beauté de matrone panafricaine », qu'il a surprise à rôder autour de chez lui. Il découvre qu'elle a autrefois vécu dans la même maison et que de douloureux souvenirs familiaux continuent de la hanter. Dans « La nouvelle norme », Frank rend visite à Ann, son ex-épouse, installée dans une résidence médicalisée depuis qu'on lui a diagnostiqué une maladie incurable et mortelle. Enfin, dans « La mort des autres », Frank reçoit un appel d'une vieille connaissance, Eddie Mellow, qui lui apprend sa mort prochaine et l'exhorte à venir le voir une dernière fois. Rendu méconnaissable par la maladie, Eddie tenait à revoir Frank pour lui révéler un secret devenu trop lourd à porter.

Inauguré en 1986, le cycle « Frank Bascombe » s'augmente d'un nouveau titre tous les dix ans. Peut-être retrouvera-t-on l'ancien chroniqueur sportif et agent immobilier septuagénaire dans un cinquième volume, qui sait ? Espérons-le, car malgré sa misanthropie, Bascombe reste profondément attachant.

Patrick Bergeron

nuitblanche.com

Numéros courants | Archives | Exclusivités Web